

## Mohamed Magani: Scène de pêche en Algérie

Le réchauffement climatique lui apparut concentré sur un point unique de la terre, le lieu de destination que choisit notre voisin du troisième pour ses vacances à la campagne. Il partit en voyage tenir parole et emmener son fils taquiner le barbeau et l'anguille : la toute première fois. Il l'avisa qu'il n'avait nul besoin d'emporter des appâts et lui conseilla même de prendre un livre plutôt, sans oublier sa casquette rouge.

Au lieu de vers de terre, ils amorceraient les hameçons avec des sauterelles pèlerines. Au lendemain de leur descente sur le coin, en tandem avec les milliers de millions de criquets pèlerins, il en resterait fatalement quelques centaines d'individus, le tube digestif sans doute trop lourd pour pouvoir s'élever dans les airs.

L'enfant comprit qu'il n'avait aucune chance de trouver des vers de terre dans les champs privés de pluie des années à la file.

L'oued serpentait en filet mince, s'étirait le long d'une berge en surplomb afin de se dérober aux regards, d'échapper aux assoiffés hommes et bêtes, aux irrigateurs clandestins et baigneurs pollueurs. Le père et le fils marchaient au bord de l'eau, remontaient le lit de l'oued plus qu'aux trois quarts tari. Ils marchaient tantôt sur un cailloutis uni, ciselé et bleuâtre, tantôt sur du sable poudreux. A leur droite, le cours grossissait timidement. Ils arrivèrent à leur destination, une sorte de barrage d'à peine deux mètres de hauteur, d'où chutait une pluie limpide, chantante comme une source poétique. Une traînée crayeuse festonnait le pourtour de la retenue d'eau qui se désertifiait.

A l'angle du muret et de l'eau, le père déposa les attirails sur un banc de sable, endroit familier de son enfance. Il entreprit de garnir les hameçons sous le regard plus qu'attentif du fils, qui ne cessait de lui poser des questions sur son passe-temps d'autrefois.

Les yeux brillants d'excitation, le garçon découvrit bientôt que le barbeau est un poisson à bouche dure et, qu'avec cette espèce-là, on

perdait rarement sa prise. Il lança sa ligne avec l'aide du père et riva aussitôt les yeux sur le bouchon.

Notre voisin Mestor Rezzaka guidait maintenant les premiers gestes de son fils dans l'art de la pêche. L'enfant apprenait avec docilité.

Vingt minutes ou plus s'écoulèrent, le père leva sa ligne et la relança dans l'eau. Le garçon refit les mêmes gestes, prêtant l'oreille aux précautions que l'adulte murmurait.

Une demi-heure plus tard Mestor Rezzaka et son fils se retrouvèrent assis sur le sable, à quelques pas l'un de l'autre, sans quitter les bouchons des yeux. Dix autres minutes d'attente, puis le garçon tira un livre de son sac à dos et l'ouvrit à une page cornée. Du coin de l'œil, le père l'observait. Il finit par délaissier les bouchons et se tourner vers son fils qui tenait la ligne d'une main, le livre de l'autre, tournant les pages avec le menton.

Il était assis sur le monticule de sable, à se dire que la pêche seule peut offrir pareil tableau. L'agitation sourd dans l'attitude figée et concentrée du garçon, le mouvement affleure en l'absence même du poisson qui mord, l'action se trouve dans les pages auxquelles il consacre toute son attention. D'où cette compatibilité vivante entre la pêche et la lecture. Un livre entre les mains d'un pêcheur peut tout aussi bien lui tenir lieu de prise, ce qui n'est guère le cas du fusil sur l'épaule du chasseur. La pêche inculque la contemplation, non la vigilance propre à la chasse, elle donne au temps une qualité bien connue des chevaliers de la gaule.

Au fil de l'attente, semblable au temps entre l'envoi d'une lettre et la réponse qui tarde à venir, le pêcheur laisse jouer son imagination.

- Alors, oulidou, tu ne peux lire tout le temps ?

- Non.

- Tu ne peux pêcher tout le temps non plus.

- Non.

- Alors, que te reste-il à faire ?

- Aucune idée, fit le garçon.

Mestor Rezzaka sortit sa ligne de l'eau. La sauterelle pèlerine s'effritait au bout de l'hameçon. « Je vais te dire ce qui te reste à faire », la lenteur et la minutie des gestes retenaient les mots du père.

- Quoi ? dit le garçon, impatient.

- Ce que tu as déjà fait. Ton histoire débute sur un pont. Un jour, un matin pour être plus précis, tu passais ce pont avec ton grand-père. Tu portais cette casquette rouge à cause du soleil qui tapait fort, un peu moins fort qu'aujourd'hui tout de même. Vous étiez sortis pour quelques petits achats, et une promenade dans la foulée. Sur le chemin du retour, au beau milieu du pont, tu t'arrêtes, tout étourdi par la chaleur. Le dos contre le parapet, tu te laisses glisser lentement sur le sol.

Ton grand-père marchait à cinq mètres devant toi. Il se retourna. Tu veux savoir ce qu'il fit ?

- Oui, continue.

- Il vint vers toi. Arrivé à ta hauteur, il se saisit de ta casquette. Et la posa à tes pieds. Veux-tu savoir ce qu'il fit ensuite ?

- Je crois deviner, il s'assit dessus et l'écrasa sous son poids.

- Tu es loin du compte, oulidou. Il jeta une pièce de un dinar dans la casquette et reprit la

marche, sans se retourner. A ton grand étonnement, tu vis des passants jeter des pièces dans ta casquette. Tu restes là, incapable de bouger, les yeux ronds, allant des hommes et femmes, - même d'enfants généreux - au tas de pièces qui grossissait. Vingt bonnes minutes s'écoulèrent avant que tu ne coures rejoindre grand-père, sans rien lui dire de l'argent dans ta poche. C'est que, une grande idée a déjà germé dans ta tête. Ta longue vie d'enfant te pèse déjà...

Le soir, après mûre réflexion, tu dis à ton père : « papa, un jour je serai plus riche que toi. » Quand bien même tu savais que le train de vie de ton père, de ta famille, était aux antipodes de l'aisance et de la richesse. D'ailleurs, tu n'arrêtais pas de lui demander l'argent de poche, de lui dire de lever le nez des copies de ses élèves et de trouver un emploi plus rémunérateur.

Le jour suivant, tu joues au mendiant. Oh ! juste une petite demi-heure, car tu craignais d'être reconnu malgré la précaution d'éviter le pont ; tu cherchais un endroit éloigné de la maison. Autre précaution : tu t'arranges pour mettre de vieux habits. A ta grande surprise, ça marche ! Et mieux que la première fois ! Les pièces s'entrechoquent dans la casquette. Le surlendemain tu te donnes une autre demi-heure, dans un endroit différent, toujours loin de chez toi.

- Tu ne t'es pas rendu compte ? dit le garçon.

- Comment l'aurais-je su ? dit Mestor Rezzaka, tu étais en vacances de printemps, et je te voyais souvent avec tes camarades de classe. Je me disais que vous passiez le temps au cybercafé ou que vous alliez au stade, au cinéma...

- Dois-je penser que j'ai continué ?

- Evidemment ! ton grand-père t'avait mis dans la tête, involontairement, un plan pour t'enrichir et pouvoir dire à ton père qu'il n'était plus indispensable dans ta vie.

Tu continues donc à travailler de la main tendue et à amasser de l'argent. Les vacances de printemps arrivées à leur fin, tu comptes et recomptes ta fortune. Un beau tas de pièces que tu as pris le soin de changer en beaux billets chez des épiciers, hors de vue de ta famille et de tes connaissances. Tu caches les billets et attends le jour de les dépenser comme bon te semble.

Tu retournes à contrecœur au collège et attends avec impatience les grandes vacances.

Tu auras tout le temps de faire fructifier ta petite affaire. Seulement voilà, une idée de ton père va contrarier tes projets.

Le livre encore entre les mains, le garçon tournait les pages d'une histoire captivante.

Est-ce trop te demander d'arrêter de tourner ces pages, fit Mestor Rezzaka, tu ne peux pas oublier ce livre ?

- Je sais pas. Quelle est cette idée ?

- Ton père s'est mis dans la tête de passer l'été du côté de tes grands-parents. Ta mère et tout le monde sont de son avis. Ils veulent fuir la

ville et son été infernal. Ils rêvent d'un peu de verdure, d'arbres fruitiers, de figuiers de Barbarie qui foisonnent autour de la maison de tes grands-parents. L'idée te déplaît souverainement.

- Fais-tu semblant d'oublier que c'est moi, tout le temps, qui te demande, te supplie de nous emmener chez grand-père et grand-mère ? A cet instant, par trois fois, le bouchon du garçon s'évanouit en une fraction de seconde de la surface de l'eau. « Attention ! » s'écria à mi-voix le père. Affolé, le fils tournait sur lui-même. Ses gestes incontrôlés firent tomber et livre et ligne. Mestor Rezzeka se précipita et les repêcha.

- oulidou, dit-il, l'œil à la fois sévère et amusé, ni la pêche ni les livres ne te réussissent. Tiens, reprends tes instruments.

- Puisque tu en parles, mes grands-parents me manquent, soupira le garçon avec dépit, ne sachant plus quoi faire de ses mains et des deux objets dégoulinant.

- Non, pas cette fois-ci, tu te dis qu'il n'y aurait pas moyen de faire la manche du côté de tes grands-parents. Voyons ! C'est la campagne, le bled ? Tout le monde se connaît à des kilomètres à la ronde. Quand arrive un étranger, tu peux être sûr qu'il ne passera pas inaperçu. Un petit mendiant ! Tu imagines la réaction... Tu enrages à l'idée de ne pouvoir lancer à ton père : « papa, un jour je serai plus riche que toi ».

Le garçon déposa le livre ouvert en son milieu sur une pierre chauffée comme une braise. « Il sera sec avant que tu n'aies attrapé une sardine, fit le père. Tiens, accroche cette sauterelle à ton hameçon, dans le sens de la longueur. Et tu pourras continuer la lecture de ton livre. » Le garçon prit délicatement l'insecte aux ailes coupées.

- Et mon histoire ?

- Elle est tombée à l'eau avec le livre.

- Je ne te crois pas.

- Tu as de la suite dans les idées, oulidou, tu ne te laisses pas souffler ton histoire. Tandis que tu passes les grandes vacances à la campagne, entouré de tous tes proches, un autre garçon en habits de mendiant se charge de demander la charité pour deux. Un ami de ta classe, sûr, que

tu as mis dans le secret. Tu lui as indiqué les bonnes adresses où tendre la main sans risque : les heures de pointe de la mendicité, ce qu'il faut faire et ne pas faire. Bref, tu l'as transformé en authentique mendiant. Lui, par contre, va aller plus loin. Il aime l'argent plus que tout. Il va mettre la moitié de ta classe au courant. Tes camarades, du fait de leur nombre, rêvent désormais, non de petites pièces, mais de trésors !

- A l'avenir, je ne lui confierai plus rien, réagit le garçon.

- Il va les entraîner tous derrière ton slogan : « papa, un jour je serai plus riche que toi ». Tes camarades devenaient audacieux, ils s'aventuraient partout ailleurs, et dédaignaient les endroits connus de toi. Ils changeaient de ville dans leur quête de richesse. Chacun de son côté amassait de l'argent et ils se rencontraient pour échanger astuces et habits usés de circonstance. Et c'est à la suite d'une de ces rencontres que deux pères aperçurent leurs enfants, fagotés comme des gueux, assis à même le sol et tendant la main, à quelques mètres l'un de l'autre. Dès ce moment-ci, tu seras le grand responsable des égarements de tous ces enfants. À la rentrée, des foules de parents demandent ton expulsion du collège.

- Que va-t-il se passer ?

- Les journées calmes au bord de l'eau te reviennent et tu vas reprendre ta ligne.

- Ca ne mord pas et mon livre est tout mouillé !

- Tu dois croire de toutes tes forces que ce que tu tiens à la main n'est pas une canne à pêche, mais une baguette magique. Tu ne sens pas l'orage venir ?

L'enfant leva les yeux. Depuis longtemps il n'avait vu un ciel aussi bas et noir.

C'est le murmure d'un oued qui ruisselait à peine audible d'abord, puis bruissait, s'agitait et basculait dans l'orage torrentiel, tandis qu'un paquet d'eau se balançait dans tous les sens, que le reste du jour s'obscurcissait et devenait propice à tous les déchaînements.

Les cataractes de pluie lessivaient les champs nus en amont et firent surgir des flots qui se déversaient, couleur de terre, de toute la longueur du barrage. «Tu peux te jeter dans l'oued ! cria Mestor Rezzaka, faisant signe à son fils de se débarrasser de sa casquette, cette pluie est une bénédiction!»

- Regarde ! dit le garçon, les pages de mon livre se détachent !
  - Ne crains rien, demain tu le retrouveras tout sec.
  - Tu penses revenir ? Moi, pas ! Il nous faut rentrer !
  - Si tu me quittes, tu n'entendras plus jamais le reste de ton histoire.
- Passe-moi d'abord ton hameçon que je l'amorce !

Le déluge redoubla d'intensité et de roulements assourdissants. De furieuses colonnes d'eau s'abattaient si drues sur l'oued que les poissons auraient pu nager dans la pluie. Le père et le fils se distinguaient à peine, l'invisibilité les enroulait presque, isolément. Mestor Rezzaka donnait de la voix pour continuer le reste de l'histoire. Le garçon n'entendait que des bribes de mots incompréhensibles. Il se mit à pousser des cris de protestation. Devant ses gestes et éclats de voix de singe hurleur, le père explosa d'un rire de baleine qui le secoua tout entier. « Nous avons une règle, nous les pêcheurs à la ligne. Tu attrapes le poisson ou c'est le poisson qui t'attrape : tu te jettes à l'eau ! Ah, ah, ah, ah ! – Oh, oh ! Une touche ! ...

Dépité, le garçon porta son regard sur le livre se vidant de ses lignes, de son encre qui se liquéfiait, se mêlait à la pluie et roulait vers l'oued. Une inconsolable tristesse emplit son cœur. Le livre prit une signification qui embrassait l'histoire dans ses pages, celle qui commença un jour sur un pont, celle encore, naissante et mémorable, de la folle partie de pêche au bord d'un filet de cours d'eau transmué en torrent furieux sous des pluies diluviennes, et puis, intarissable sur toutes les autres, celle dont lui ferait sans faute le récit à son grand-père et à l'ensemble de sa famille. Voilà pourquoi je tournais machinalement le page, se dit-il.

Trempé de la tête aux pieds, il pensait au jeune héros du livre, sauvageon qui a la passion des ponts et le génie du dessin. La ligne à la main, Il fit quelques pas en arrière et ferma le livre en y fourrant les pages détachées. Il posa une grosse pierre dessus.

- Que fais-tu ? s'écria Mestor Rezzaka, retourne à ton poste !
- Je ne peux pas le laisser. Je ne veux pas.
- Je te le redis, il sera sec en moins de rien. C'est un orage passager.

Mais l'orage se prolongeait. Le poisson ne mordait pas. Mestor Rezzaka et son fils avaient toutes les peines à retenir les lignes dans le courant tumultueux. « Nous nous sommes habitués au bruit, dit le père, tu peux entendre la fin de ton histoire maintenant. Tu ne seras pas renvoyé du collège. Tu passes en conseil de discipline et on t'inflige deux semaines d'expulsion... »

A ce moment précis de l'histoire du garçon, un coup brusque et violent faillit arracher la ligne de sa main. Le père, aux aguets, se précipita.

- Ca mord ! Ca mord ! Tiens bien ta canne ! Doucement, doucement.

La canne pliait à coups répétés. Le garçon tirait de toutes ses forces. La pluie fouettait son visage et ses mains glissaient.

- Aide-moi, papa !
- Tu dois t'en sortir tout seul ! comme dans ton histoire !
- Je n'ai rien entendu de sa suite !
- Tu verras bientôt sa fin devant tes propres yeux.

Un bout de la canne enfoncée dans l'eau, la ligne s'élançait dans toutes les directions. Dans un héroïque effort contraire, le garçon pencha le dos en arrière et manqua de tomber à la renverse. Mestor Rezzaka restait de marbre.

- Il est clair que vos forces sont inégales. Tu ne dois pas lutter contre le poisson. Il faut le noyer !
- Quoi ! Il est déjà dans l'eau, papa !
- Donne-lui du champ ! Fatigue-le !

Fort des exhortations du père, le fils maîtrisa de proche en proche son agitation éperdue. Il abandonna la lutte et surveillait le bouchon jouant au yo-yo dans les flots. Puis, Il céda à la force qui le tirait et se mit à avancer au fil de l'eau dans sa direction. Il fit une quinzaine de mètres le long de la berge. Les furieux mouvements de la ligne s'apaisèrent. Pas à pas, le garçon commença ensuite de marcher à reculons. Il vit alors émerger de l'eau, lentement, un poisson si développé qu'il songea à un requin.

Mestor Rezzaka accourut. Le poisson se débattait sur le sable gras et sombre, sous le regard incrédule de son fils. « La voilà la fin de ton histoire ! Quel magnifique barbeau ! il ressemble à la fin de ton histoire, n'est-ce pas ? - A moins que tu ne veuilles continuer de pêcher ? Tu devrais l'offrir à ton grand-père pour te faire pardonner. »